Revue Québécoise de Psychologie, vol. 20, n° 2, 199 9

LA VERTU, LA SAGESSE ET LE BONHEUR

Jean-François BALAUDÉ[1]
Université de Paris X (Nanterre)

Résumé

Pour les philosophes grecs de l'Antiquité, le bonheur est le bien souverain. Il est accessible par l'action conforme à la raison, par l'action vertueuse. Le niveau supérieur, fruit d'un examen incessant, est la sagesse, visée ultime.

Mots clés : philosophie, bonheur, vertu, sagesse

« Il faut avoir le souci de ce qui produit le bonheur, puisque s'il est présent nous avons tout, tandis que s'il est absent nous faisons tout pour l'avoir », écrit Épicure au début de la Lettre à Ménécée. Par-delà la diversité de leurs positions théoriques, les philosophes antiques n'ont à peu près jamais remis en cause ce primat d'une recherche du bonheur, qui a plutôt constitué pour eux un préalable absolu : « Toute action et tout choix tend vers quelque bien… »; or le bien ultime, souverain, c'est le bonheur (*eudaimonia*). Cette inférence qu'expose Aristote au début de son *Éthique* à *Nicomaque*, conforme à l'opinion commune, a été largement partagée par les autres philosophes, même si de sérieuses divergences les ont opposés sur la définition même du bonheur.

Certes, il y a loin du désir de bonheur au bonheur effectif, et les Grecs craignaient tout autant que nous les coups du sort, les revers de fortune, les maladies – autant d'obstacles à la possession du bonheur. Ce dernier, face au destin inflexible ou encore au hasard aveugle, a donc communément passé pour le bien le plus précieux en même temps que le plus précaire. De cette idée d'une fragilité du bonheur, largement réfléchie dans la tragédie grecque, les *Éthiques* d'Aristote gardent la trace. Ce dernier, prenant au sérieux l'idée selon laquelle nul ne peut être dit heureux avant sa mort, trouve dans cet adage une part de vérité, car les coups du sort peuvent même finir par « rétrécir » le bonheur de l'homme dont l'activité est conforme à la vertu parfaite.

Pourtant, cette réflexion sur la fragilité du bonheur n'est pas philosophiquement la plus importante ni la principale. On trouve bien plutôt, ancrée dans le projet philosophique, la conviction que le bonheur doit correspondre en vérité à l'état de souveraine perfection de l'homme et qu'il peut être atteint solidement par une voie et une voie seulement, qui est précisément celle de la philosophie. Ainsi, l'accès au bonheur a pour condition ce que l'on pourrait appeler la « conversion philosophique », qui détermine un changement intérieur par lequel le soi n'obéit plus à d'autres valeurs qu'à celle dont la raison lui montre la prééminence et sur laquelle il fixe désormais sa conduite.

C'est pourquoi le bonheur en tant qu'état durable ne peut que rester à jamais interdit à ceux qui, incapables d'adhérer au mode de vie philosophique, fixent leurs regards sur les biens matériels, jouets des désirs et des caprices de la passion; en revanche, il se trouve à porter de main pour ceux qui, grâce à la philosophie, règlent leur conduite sur les valeurs authentiques. Comme l'explique Socrate dans le *Phédon* de Platon : « La seule bonne monnaie est la pensée. » De fait, c'est Socrate qui, en montrant le primat de la vertu sur tout le reste, a ainsi lié souci de la vertu et bonheur.

Il vaut mieux subir l'injustice que la commettre, lui fait encore dire Platon dans le *Gorgias*. C'est que, jusque dans l'injustice subie, le bonheur du sage reste inentamé, puisqu'il repose en particulier sur le principe de la cohérence entre la pensée et les actes. Pour le sage, selon Socrate, rien ne vaut la rectitude de ses actes, qui peut être préservée dans la pire des situations. Tel est, dans son épure, ce bonheur philosophique qui se maintient jusque dans l'adversité, face à tous les coups du sort; dans la même perspective se situeront les stoïciens, en posant que la vertu suffit au bonheur.

Certes, on pourrait penser que le même Socrate a fait reculer indéfiniment la possession du bonheur, par le raisonnement suivant : le bonheur repose sur la vertu et la vertu repose sur le savoir; or le savoir reste à jamais recherché, ce que tend à suggérer tout le questionnement socratique. Pourtant, il ne conclut pas à l'impossibilité du bonheur, mais plutôt à la nécessité d'un examen permanent de soi, qui doit pour lui résider au cœur de ce bonheur philosophique, actif, critique. En dépit de la limitation des capacités humaines, l'absolue conviction d'avancer dans la voie du bien, grâce à l'appui du raisonnement, et dans l'échange, qui fonde le dialogue, garantit en effet la stabilité du bonheur. Ce n'est certes, pour Socrate, qu'un bonheur humain, nécessairement bien inférieur à celui des dieux, mais, *a contrario* « une vie sans examen ne vaut pas d'être vécue » (Platon, *Apologie de Socrate*).

Cette tension montre la fécondité de la quête philosophique du bonheur dans l'Antiquité : l'*eudaimonia* est conçue comme cette disposition par laquelle une vie humaine vise, voire atteint, sa perfection. Cela amène les philosophes à établir avant tout la prééminence du mode de vie philosophique, seul à même de garantir véritablement la stabilité du bonheur. Ainsi, selon les épicuriens, rien ne peut venir troubler l'ataraxie bienheureuse du sage, l'état le plus plaisant, quand elle est dûment fondée sur l'élimination rationnelle des craintes et la juste mesure des plaisirs et des peines. De même, le bonheur du stoïcien, parce qu'il consiste dans la vie à la raison et à la suppression des passions, ne souffre guère non plus d'altération.

Bref, être heureux, c'est être sage. Mais peut-on réellement atteindre la sagesse? Et le bonheur dont parlent les philosophes n'aurait-il pas été somme toute un idéal inaccessible? Platon, c'est un fait, a soutenu l'idée d'une inaccessibilité de l'état (divin) de *sophos*, l'homme ne pouvant prétendre qu'à celui de *philosophos* (*Phèdre*). Il est de même exact que les stoïciens ont considéré l'accès à la sagesse véritable comme exceptionnel. Pourtant, par-delà les divergences entre les écoles à ce propos (pour les épicuriens, au contraire, la sagesse est bien au bout de la conversion philosophique), il serait juste de dire qu'il y a eu pour les philosophes antiques dans leur ensemble au moins deux niveaux d'accomplissement éthique, correspondant à la vertu d'une part (l'exigence minimale), à la sagesse d'autre part (la visée ultime).

La vertu authentique est certainement accessible à qui accomplit la conversion philosophique. Significative est la liaison qu'opère Épicure au début de la *Lettre à Ménécée* entre recherche philosophique et recherche du bonheur : « Celui qui dit que le temps de philosopher n'est pas encore venu, ou que ce temps est passé, est pareil à celui qui, en parlant du bonheur, dit que le temps n'est pas venu ou qu'il n'est plus là. » Le philosophe du Jardin réconcilie par là vie commune et vie philosophique tant il est vrai que la vie heureuse ne peut advenir en dehors de la pratique de la philosophie.

Telle est au total la plus forte leçon des philosophes antiques sur le bonheur : en conduisant à la maîtrise des désirs et des passions, l'exercice de la philosophie rend durablement heureux, jusqu'à offrir d'échapper aux atteintes du temps. En effet, dans l'état de bonheur, l'homme atteint une sorte d'immortalité. Le bonheur humain (*eudaimonia*) tend alors à se transformer en bonheur divin (*makariotès*). À la fin de l'Antiquité, Plotin n'écrira-t-il pas : « Ce que nous voulons, c'est être dieu »?

Abstract

Greeks philosophers of the Ancient Times considered happiness as the supreme good. Access to it is permitted by rational action or virtuous action. The ultimate concern – result of an uncreasing seruting – is wisdom.

Key words : philosophy, happiness, virtue, wisdom